TAI PEI

roman

TAO LIN

Extrait de la publication

Tao Lin

Taipei

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charles Recoursé

Extrait de la publication

Du même auteur

Richard Yates, roman, *Au diable vauvert*
Thérapie cognitive du comportement, poésie, *Au diable vauvert*
Vol à l'étalage chez American Apparel, roman, *Au diable vauvert*

ISBN : 978-2-84626-786-1

Titre original : Taipei

© Tao Lin, 2013
© Éditions Au diable vauvert, 2014, pour la présente édition

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande

contact@audiable.com

Extrait de la publication

1

La pluie commença un peu à tomber d'un ciel voilé au point de paraître sans nuages, tandis que Paul, 26 ans, et Michelle, 21 ans, se dirigeaient vers Chelsea pour la soirée de lancement d'un magazine dans une galerie d'art. Paul s'était résigné à ne pas parler et commençait à avoir davantage la sensation de « se déplacer dans l'univers » que de « marcher sur un trottoir ». Il regardait droit devant lui avec une expression figée, essayant mollement de se rappeler où il se trouvait un an plus tôt, en novembre de l'année précédente, moins par envie de savoir que pour se donner quelque chose à faire, même s'il n'était pas dénué de curiosité. Michelle, à sa gauche, sortait de son champ de vision et y rentrait – assez loin de lui pour que des gens passent entre eux sans rien remarquer – en un clignotement lent et amorphe. Contemplatif, Paul songeait à l'expression

« quelque part », autant comme élément linguistique de substitution que comme destination, lorsque Michelle lui demanda s'il allait bien.

« Oui », dit Paul sans réfléchir. En pénétrant dans un immeuble, quelques minutes plus tard, il jeta une sorte de coup d'œil à Michelle et fut surpris de la voir sourire, et ensuite il ne put s'arrêter de sourire. Parfois, au milieu d'une dispute, quand il avait l'impression de jouer dans un film dont une scène venait de s'achever, Paul se mettait tout à coup à sourire, ce qui faisait sourire Michelle, et ils arrivaient à retrouver le plaisir de faire des choses ensemble pendant une à quarante heures, mais ce n'est pas ce qui se passa cette fois-là, en partie car c'était Michelle qui avait souri la première. Paul détourna le regard, quelque peu déboussolé, et réprima son sourire. « Quoi », dit-il d'une voix monocorde, plus fort que prévu, incertain de ce qu'il ressentait réellement, et ils montèrent dans un ascenseur vaste et ordinaire dont les portes se refermèrent lentement.

« Quoi, dit Paul à un volume normal.

— Rien, dit Michelle qui souriait encore un peu.

— Pourquoi tu souris ?

— Pour rien, dit Michelle.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ?

— Rien. Seulement la vie. Cette situation. »

En arrivant à la fête, au quatrième étage, Paul se rendit compte que, à un moment, il avait dit sur

Extrait de la publication

Internet des choses vaguement négatives à propos d'une personne qui se trouvait sans doute dans l'assistance, donc il rejoignit vite Jeremy – une connaissance à l'abord facile – et lui demanda quels films il avait vus récemment. Michelle resta à proximité – partiellement visible, puis cachée, puis tout à fait visible – avant de se rapprocher, avec ce qui ressemblait à un rictus rusé, pour demander à Paul s'il voulait boire quelque chose. Jeremy calculait à haute voix le coût horaire d'un biopic en deux parties sur Che Guevara lorsque Michelle revint avec une bière. Paul la remercia et elle s'éloigna en zigzag, comme un crabe, l'air détendue et désorientée. « Elle a envie d'être seule, se dit Paul avec désarroi. Ou alors elle veut me laisser seul. »

Une heure plus tard ils tenaient à la main leur troisième ou quatrième verre, assis sur des chaises dans un coin sombre, face à ce qui aux yeux de Paul ressemblait à un groupe de soixante à quatre-vingts amis. Une musique forte, dansante, majoritairement électronique – Michael Jackson à cet instant – sortait d'enceintes invisibles. Paul fixait une étendue de torses. Au cours de ses précédentes relations, il le savait, il avait vécu l'insatisfaction, à un certain niveau, comme un enthousiasme empiriquement refoulé envers l'avenir, car cela sous-entendait la possibilité d'une relation plus satisfaisante avec une personne qu'il n'avait pas encore rencontrée ; avec Michelle, dont il se sentait plus proche qu'il ne l'avait été de ses anciennes petites amies – il le lui avait dit

Extrait de la publication

plusieurs fois, en toute honnêteté –, l'insatisfaction laissait davantage un sentiment d'échec personnel, indicateur direct d'un dysfonctionnement interne, et il devait s'efforcer d'y remédier en tête à tête avec lui-même. Au lieu de ça, il le savait vaguement, il attendait que Michelle, ou un alliage de Michelle et du monde, endure et surmonte sa négativité – que Michelle soit la solution dans laquelle il se dissoudrait d'une façon irréversible et indétectable. Il sirota son vin, songeant à Michael Jackson qui prenait dix à quarante Xanax par soir, d'après Internet, avant sa mort l'été précédent. Paul décalait distraitement sa chaise vers Michelle et, avec une intention floue, lui toucha l'épaule, aussi craintif et téméraire qu'un enfant caressant un gros chien qui regarde ailleurs. Alors qu'il s'attendait à la même expression d'ennui que dix minutes auparavant, lorsqu'ils avaient échangé un regard évasif au moment où elle avait regagné sa chaise avec un nouveau verre, Paul fut étonné par l'expression de Michelle, celle d'un accablement violent, actif – presque bouillonnant. Le visage de Michelle rougit avec hostilité, en défense instinctive, sembla-t-il, car ensuite elle parut énervée et un peu confuse, puis timide et gênée. Paul lui demanda si elle voulait partir bientôt. Michelle hésita puis demanda si c'était ce que voulait Paul.

« Je sais pas. T'as faim ?

— Pas vraiment. Et toi ?

— Je sais pas, dit Paul. Je mangerais bien quelque part. » Un soir, neuf mois plus tôt, ils s'étaient assis au bord d'un trottoir sur Lafayette Street pour

continuer une dispute dans une position plus confortable. Paul s'était laissé distraire par le calme de Michelle, son attitude intelligente, et il avait commencé à oublier pourquoi ils se disputaient, alors même qu'il parlait d'une voix agitée, tandis qu'il devenait obsédé, avec une reconnaissance croissante, par le fait que Michelle l'aimait assez pour ne pas simplement s'en aller et refuser de le revoir, chose qu'elle aurait pu faire – que tout le monde pouvait toujours faire, avait pensé Paul, soudain intrigué par le concept de reconnaissance. « Ça te dit de manger à Green Table ?

— Si c'est ce que tu veux, dit Michelle.

— Ok. Tu veux y aller quand ?

— Dès que j'ai fini mon verre de vin.

— D'accord, dit Paul, et il décala sa chaise à mi-chemin de son premier emplacement. Je vais présenter quelqu'un à Kyle. Je reviens dans cinq minutes. »

Paul ne parvint pas à trouver Kyle, 19 ans, ni la copine de Kyle, Gabby, 28 ans – avec qui il partageait l'appartement au-dessus de la station Graham Avenue du métro L à Brooklyn –, et revenait vers Michelle lorsqu'il s'aperçut qu'il venait de passer devant Kyle, seul et ivre dans une zone pleine de gens, comme à un concert. Après un instant d'indécision, brièvement immobile, Paul fit demi-tour et demanda à Kyle s'il avait envie de faire la connaissance de Traci. Kyle acquiesça et suivit Paul à l'extérieur de la galerie, dans un vaste hall

Extrait de la publication

où six personnes, dont Traci – décrite un peu plus tôt par Kyle comme « super bonne » et par Paul comme « son blog est très visité » –, se serraient la main. Paul affichait un sourire crispé en regardant une personne, puis une autre, et en pensant qu'il n'avait « absolument rien » à raconter, sinon peut-être ce à quoi il pensait, or cela paraissait déplacé et changeait sans arrêt. Il remarqua Michelle, assise seule contre un mur, à une dizaine de mètres de là. La partie avant de sa tête semblait extérieure à elle et aspirée comme un sac plastique, coincé là dans le vent, tandis qu'il marchait vers elle, conscient qu'elle l'avait probablement vu sourire à Traci, et il lui demanda si elle voulait y aller.

« Et toi ? dit Michelle sans se lever.

— Ouais, dit Paul avec un regard en direction de la galerie.

— Tu peux continuer à parler avec Kyle, si tu veux.

— J'ai pas envie, dit Paul.

— Moi j'ai l'impression que si.

— Non », dit Paul qui considérait ses amis surtout comme des moyens d'atteindre des filles, il le savait, contrairement à Michelle, qui les estimait comme des fins en soi (ils en avaient discuté à l'occasion et étaient arrivés à la conclusion que, dans une certaine mesure, Paul avait l'écriture et Michelle ses amis). « Je vais aller lui dire au revoir. Je reviens tout de suite. » Il ne retrouva pas Kyle dans le hall et marcha comme un robot dans la galerie sombre et bondée, pensant « perdu dans le

Extrait de la publication

monde » sur un ton mal assuré, presque sérieux. Kyle était avec un groupe de gens, dans une position de biais qui ne permettait pas de déterminer avec certitude s'il les connaissait ou non. Il regarda Paul avec l'air de réfléchir à ce qu'il allait dire, puis de s'apprêter à insulter Paul, puis il donna moins l'impression d'avoir choisi de se contenir que d'avoir perdu tout intérêt.

« Je crois que Michelle trouve que je lui accorde pas assez d'attention, dit lentement Paul.

— C'est marrant, dit Kyle quelques secondes plus tard. Après une soirée chez nous, Gabby m'a dit que tu lui accordais énormément d'attention, que tu étais tout le temps à côté d'elle en train de lui parler, alors que moi j'étais toujours en train de parler à quelqu'un d'autre et que je l'aimais pas.

— Qu'est-ce que t'as répondu ?

— Que je l'aimais et que je lui accordais de l'attention », dit Kyle avec une expression d'ennui et de dégoût envers lui-même.

Paul ne parvint pas à retrouver Michelle dans le hall, puis tourna à un coin et la vit accroupie, chétive et vulnérable, comme un animal rare dans le couloir blanc cassé, à vingt ou vingt-cinq mètres de là. Tout en se dirigeant vers elle, gêné, Paul se rappela vaguement une soirée, au début de leur relation, où il s'était d'une certaine façon attendu à ce qu'elle ne grandisse pas dans son champ de vision à mesure qu'il approchait de l'endroit où elle se tenait (les yeux baissés sur un flyer, une

jambe légèrement pliée) à Think Coffee. La peur comique, déconcertante – apaisante autant que surprenante, amusante autant que menaçante –, qu'il avait ressentie en la voyant croître de manière rapide et quelque peu effrayante avait caractérisé les deux premiers mois de leur vie commune. Ils semblaient ne jamais devoir se disputer, et le néant du futur avait acquis une existence structurée que Paul au fond de lui trouvait excitante, comme lorsque, petit enfant, on entre dans la maison d'une autre famille, ou comme l'exposition au début d'un roman de science-fiction. Et puis un soir, fin avril, après qu'ils avaient préparé et mangé ensemble des pâtes, Paul s'était plaint – humblement et sans la regarder en face – de ce que Michelle ne faisait jamais la vaisselle. Michelle l'avait fixé en silence quelques secondes avant que soudain ses yeux se mouillent, et cette couche supérieure translucide s'était matérialisée comme la mue d'une chose délicate. Paul lui avait rendu son regard, étonnamment ravi – il ne l'avait jamais vue pleurer –, puis avait rampé sur le parquet, sur son tapis de yoga, étourdi d'émotion, pour la prendre dans ses bras et s'excuser. En mai il commença à se plaindre une à deux fois par semaine (de ce que Michelle était parfois sans-gêne, de ce qu'il se sentait abandonné) et, vers le mois de juillet, la plupart du temps il était soit visiblement irrité soit abattu, mutique et impénétrable – comme s'il avait, lui seul, une profonde connaissance d'atroces vérités, alors que, il le savait, ce n'était pas le cas –, et pourtant il

Extrait de la publication

se sentait toujours bien, dans une certaine mesure, après un café ou de l'alcool, ou avec des drogues pharmaceutiques, quand il pouvait en trouver facilement, la dernière en date étant la méthadone, fournie par une amie de Michelle qui était tombée dans les escaliers, qu'ils avaient ingérée pendant cinq semaines tous les quatre à six jours, jusqu'à trois semaines plus tôt. Un soir, depuis lors, Michelle avait dit à Paul qu'il avait l'air de la « haïr » et Paul, après une dizaine de secondes, avait évoqué une journée où ils avaient passé un bon moment ensemble, puis il avait souri et dit non sans aucune cohérence lorsque Michelle lui avait dit à raison que ce jour-là ils étaient sous méthadone.

« Pourquoi t'es allée t'asseoir aussi loin ?

— Je t'attendais. Tu as dit que tu voulais partir il y a une heure. »

À l'extérieur, sur le trottoir, Michelle prit la tête à vive allure, mains dans les poches de son blouson, comme pour mieux échapper à Paul grâce à une forme plus aérodynamique, même s'il continuait à pleuvoir. Paul lui demanda ce qu'elle avait envie de faire. « Je sais pas, dit-elle. J'ai plus faim. »

Ils traversèrent la Dixième Avenue en diagonale, et non à un carrefour, dans les phares d'un taxi à l'arrêt – deux ou trois personnes fermaient leur parapluie et montaient à bord –, jusqu'au trottoir opposé et poursuivirent vers le centre, le corps incliné contre le vent.

Extrait de la publication

« Attends, dit Paul. On peut arrêter de marcher une minute ? »

Ils s'arrêtèrent, tournés dans la même direction, sur le trottoir.

« Qu'est-ce qui se passe ? dit Paul quelques secondes plus tard, sur un ton légèrement accusateur.

— T'as passé la soirée à m'ignorer, dit Michelle.

— Je suis venu vers toi et je t'ai prise dans mes bras, quand on était assis.

— Dès qu'on est arrivés t'es parti discuter avec d'autres gens.

— C'est toi qui t'es éloignée de moi, dit Paul. Je savais pas quoi faire. »

Debout sous un auvent, un employé d'une épicerie regardait dans le vide, honnêtement indifférent. « J'ai l'impression que c'est la première fois que tu te comportes comme ça », dit Michelle d'une voix tremblante, les yeux baissés, soudain fatiguée et apeurée, ses récriminations à présent dissipées au profit de quelque chose de négociable. Deux ou trois mois auparavant, l'espace de quelques jours, elle avait envisagé d'aller étudier à Barcelone au printemps suivant, ce qui aurait signifié quatre mois de séparation. Paul songea qu'ils avaient toujours reporté l'achat des billets d'avion pour aller voir ses parents à Taïwan – en décembre, c'est-à-dire un mois plus tard, il le savait –, comme par tacite compréhension que leur relation ne durerait pas jusque-là. Paul sentait qu'il essayait d'interpréter la situation, comme s'il y avait là un problème à résoudre, sauf

qu'apparemment il n'y avait rien, ou peut-être que si, mais il lui manquait trois ou quatre niveaux de compétence pour le comprendre, pareil à une amibe qui essaierait de se créer une page web en CSS.

« Je me désintéresse, c'est naturel chez moi », finit-il par dire, improvisant un peu, et Michelle se mit à pleurer en silence. « Je m'attendais pas du tout à ça, dit-elle. Je me sentais bien dans notre relation ces deux dernières semaines. Je trouvais qu'on n'avait jamais été aussi proches.

— Je crois que c'est cette histoire de semestre à l'étranger qui me minait, dit Paul, presque inaudible, troublé qu'elle puisse penser qu'ils avaient été proches les deux semaines passées.

— Retourne à la fête. On parlera demain.

— Attends. Je crois qu'on devrait pas se quitter maintenant.

— Amuse-toi bien avec tes amis, dit Michelle, sincère.

— Attends. Quels amis ?

— On parlera demain, dit Michelle.

— Si on se quitte maintenant c'est fini.

— C'est pas obligé.

— Quand je vais à des trucs, c'est seulement pour trouver une copine », dit Paul en se paraphrasant, et ils restèrent là sans se regarder, une ou deux minutes, tandis que la pluie venue d'endroits lointains disparaissait dans leurs vêtements et leurs cheveux. Paul fut surpris par le ton amical de sa voix quand il demanda à Michelle si elle voulait dîner avec lui, au restaurant.

Extrait de la publication

« J'ai pas envie de te parler, là, dit Michelle.

— J'ai pas envie d'une relation où ça se passe comme ça.

— Moi non plus, dit Michelle.

— J'y retourne si tu veux rien faire.

— Je veux rentrer chez moi. Bonne nuit.

— D'accord », dit Paul, et il fit volte-face, conscient qu'ils ne s'étaient jamais séparés ainsi. Il traversa la 22e Rue et tourna pour traverser la Dixième Avenue et vit Michelle qui courait désarticulée puis marchait vers lui, s'arrêtant à un feu rouge dans une posture d'adolescente dépressive. Paul songea à l'amour qu'elle avait pour Nirvana, et elle traversa la rue, ralentit à son approche et s'arrêta à portée de bras. « Paul », dit-elle quelques secondes plus tard, et elle toucha le haut de son bras, comme pour offrir un retour, par son intermédiaire, à une intimité passée, d'où elle pourrait prudemment se creuser un chemin vers ailleurs, ou vers le même point, mais avec une sorte d'adresse cette fois, puisqu'elle s'y était déjà entraînée. Paul demeura immobile, sans bien savoir que dire ou penser. Michelle rabattit sa main contre son flanc. « Qu'est-ce que tu fais ? dit-elle, quelque peu sur la défensive.

— Comment ça ?

— Tu retournes pas à la fête ?

— Si. Je t'ai dit que j'y allais.

— Bien », dit Michelle.

Paul se sentit passivement appliqué à ne pas bouger.

Extrait de la publication

« Pourquoi tu restes planté là ?

— T'es revenue », dit faiblement Paul, et quatre ou six personnes arrivèrent de la fête. Michelle avança sur une zone en terre, plus sombre et basse que le trottoir, et appuya sa tête entre deux barreaux d'une grille métallique, son profil gauche – dissimulé par ses longs cheveux noirs – tourné vers Paul, qui observait sans un mot la douce convexité de son dos, pensait avec un détachement théorique qu'il devrait la consoler et que peut-être l'inconfort du fin métal de la grille contre ses avant-bras avait créé un lieu, accessible à elle seule, vers lequel elle pourrait se transporter, loin de ce qu'elle éprouvait, en une espèce de rétrécissement. « Est-ce que tu… dit Paul, et il toussa deux fois, bouche fermée. Est-ce que tu veux qu'on aille dîner quelque part ? » Michelle se tourna vers lui, bougeant la tête pour voir à travers ses cheveux. « Qu'est-ce que tu fais ? » dit-elle d'une voix fatiguée, distraite, et elle se courba de nouveau contre la clôture sans attendre de réponse. Après un temps imprécis Paul s'entendit lui demander encore si elle voulait dîner avec lui, à Green Table, l'un des restaurants qu'ils avaient voulu essayer sans jamais le faire, et ensuite elle s'éloignait, avec ses longues jambes comme des ciseaux et ses petits mouvements méthodiques. Il lui faudrait des milliers de pas pour parvenir où que ce soit, mais elle y parviendrait sans peine, et quand elle arriverait, dans le présent, elle aurait l'impression qu'un unique mouvement l'avait menée là. L'existence paraissait-elle parfois arrangée ? On

Extrait de la publication

semblait simplement être là, moins une accumulation de moments qu'un agencement unique offert en permanence par un futur inaccessible.

Tandis que Michelle rapetissait, puis disparaissait, Paul sentit au loin que ses précédentes réflexions, qu'il avait pratiquement oubliées, insinuaient que l'univers dans son intégralité était une exhortation, adressée à lui-même, à ne pas éprouver du chagrin – une rhétorique dépourvue de langage, en perpétuelle élaboration, contre le chagrin –, et il en fut troublé, il soupçonna que ses réflexions et intentions, à un certain moment, en avril ou mai ou des années plus tôt, à la fac ou en enfance, avaient été erronées, mais qu'il avait persévéré dans cette erreur et se retrouvait à présent si loin d'un bon départ que l'univers (ainsi que lui-même, en ce qu'il faisait partie de l'univers) était clairement contre lui.

Dans sa fatigue et son inattention ces intuitions se manifestaient en Paul sous la forme d'un élémentaire sentiment de désolation – le sentiment d'être au milieu de quelque chose de mauvais, dont les frontières s'étiraient alors que lui demeurait au même endroit. Il identifia faiblement là une forme d'humour, mais il était surtout conscient de la pluie, continue et omniprésente telle une information inconnaissable, tandis qu'il traversait la rue étincelante, amplifiée, rendue plus noire par l'eau, pour retourner à la fête.

L'absence de Michelle à Taïwan fut mentionnée une fois, lors d'un dîner avec huit à douze parents,

une semaine après l'arrivée de Paul, quand le père de Paul, 61 ans, à sa manière sans provocation ni contexte, fit une blague sonore sur les petites amies de Paul qui le quittaient toujours, avant de partir d'un rire apparemment incontrôlable, les yeux clos, presque une grimace. La mère de Paul, 57 ans, rétorqua agacée que l'inverse était aussi vrai et que le père de Paul avait tort de « mentir inconsidérément », dit-elle en mandarin.

Paul n'avait pas revu ses parents depuis qu'ils avaient vendu leur maison en Floride un an et demi plus tôt et, après une quasi-trentaine d'années en Amérique, étaient repartis vivre à Taïwan, dans un appartement au treizième étage, dans une zone de Taipei en expansion rapide, avec deux chambres d'amis qui étaient, avait souligné sa mère à de multiples reprises, la chambre de Paul et la chambre du frère de Paul. Paul trouvait que ses parents se ressemblaient, mais il voyait sa mère, diagnostiquée « prédiabétique », sous un angle un peu différent, peut-être enfin au-delà de l'âge mûr, quoique pas encore vieille. Dans ses mails, les huit derniers mois, elle avait fréquemment expliqué, comme des sortes de parenthèses, ou de rappels, à sa propre intention surtout, qu'elle mettait moins de sucre dans son café quotidien, mais qu'en réalité elle ferait mieux de ne pas en mettre du tout – le message le plus appuyé en direction de sa famille, au cours des deux décennies écoulées, du point de vue de Paul, avait été l'importance de la santé dans une vie heureuse – quand bien même son

médecin avait dit que la quantité qu'elle y mettait était convenable, et les jours où elle ne mettait pas de sucre dans son café, qui était décaféiné, elle se sentait « vide, comme s'il manquait quelque chose », avait-elle écrit dans un mail.

Une après-midi, lorsque Paul la vit mettre du sucre dans son café, tous deux eurent l'impression qu'elle s'était fait « pincer » alors qu'elle faisait quelque chose de mal. Elle rougit et s'appliqua brièvement, gênée, à mélanger son café avec une petite cuillère, puis elle regarda Paul et sa bouche s'ouvrit par réflexe, démonstration touchante car enfantine, gauche, presque espiègle, de culpabilité, de honte et de repentance que Paul reconnut pour l'avoir déjà aperçue les rares fois où il avait vu sa mère faire des choses qu'elle lui avait dit de ne pas faire, par exemple manger ce qui était tombé par terre. Après un sourire Paul dit forcément quelque chose de négatif au sujet du sucre, que tout le monde, pas seulement les diabétiques, ferait mieux de l'éviter, et l'expression de sa mère se réduisit au comportement maîtrisé, suffisant, ironique et satisfait d'un adulte un peu plus amusé qu'embarrassé de s'être fait pincer alors qu'il succombait négligemment à un maigre réconfort qu'il avait ouvertement désapprouvé pour lui-même comme pour les autres. Sans le faire exprès, Paul surprit sa mère à se servir du sucre deux autres fois, les deux semaines suivantes, avec pour résultat des réactions et conséquences similaires – moins intenses toutefois. Les 70 cl de sirop d'agave bio qu'il lui avait

Extrait de la publication

expédiés, croyant que c'était l'édulcorant le plus sûr pour les diabétiques, avaient été ouverts mais pas utilisés, semblait-il, plus d'une ou deux fois.

Au cours de sa quatrième semaine à Taïwan, une de plus que ce qui était prévu, sa mère commença à l'encourager deux ou trois fois par jour – avec une nonchalance stratégique, un brin affectée, ressentit Paul – à venir habiter un an à Taïwan pour y enseigner l'anglais. Elle évoqua à plusieurs reprises Ernest Hemingway en disant que cette expérience intéressante serait bénéfique pour Paul, en tant qu'écrivain. Paul dit qu'il lui serait plutôt bénéfique de rester en Amérique, il pourrait y parler la langue et conserver des amitiés et « faire des choses », dit-il en mandarin tout en se visualisant allongé, sur son tapis de yoga, son MacBook sur la surface inclinée de ses cuisses formée par ses genoux pliés, en train de regarder Internet. Ses parents l'encouragèrent à rester une cinquième semaine, qu'il déclina avec difficulté, trouvant cela « excessif », après quoi – ses tout derniers jours à Taïwan – sa mère commença à insister pour qu'il leur rende désormais visite chaque mois de décembre, présentant la chose comme un fait établi avant de produire un bruit qui signifiait « d'accord ? » Les réponses de Paul oscillèrent entre « peut-être », une gamme de bruits variant de neutres à agacés, et une explication de la raison pour laquelle toute pression qu'elle faisait peser sur lui réduisait d'autant son influence sur ses décisions.

Extrait de la publication

À l'aéroport la mère de Paul resta avec lui jusqu'à ne plus pouvoir aller plus loin sans billet. Elle montra ses yeux et dit qu'ils étaient humides. Il fut « exigé », en mandarin et avec une fausse sévérité, que Paul revienne en décembre prochain.

Dans le terminal, assis les yeux fermés, Paul s'imagina emménager seul à Taipei vers ses 51 ans, quand peut-être il aurait évolué dans un nombre suffisant d'amitiés et de relations pour ne plus en désirer d'autres. Puisqu'il ne parlait pas assez bien le mandarin pour entretenir des conversations avec des étrangers – et n'était pas proche de sa famille, avec laquelle les tentatives de communication étaient brèves, ne menaient à rien et relevaient souvent du kōan, et s'achevaient en général lorsqu'une personne détournait le regard, cherchant manifestement de l'aide, puis s'en allait –, il serait de manière préventive ostracisé, en secret écarté de toute amitié. La masse dépersonnalisée, changeante, de tous les autres serait un écran, disséminé dans la ville, sur lequel il projetterait le film de son imagination incessante. Puisqu'il paraîtrait, et pourrait prétendre, mais ne pourrait jamais réellement faire partie de la masse, il commencerait peut-être par étapes à éprouver une sorte d'intimité superflue, un peu comme lorsqu'on se trouve dans la même pièce qu'un être aimé et que l'on ressent de l'affection sans se toucher ni se parler. Un assemblage honnête de la vie de secours dont il avait esquissé et élevé les plans et fondations (durant la moyenne de six semaines annuelles où, tout au long de sa vie, il s'était trouvé à Taïwan) se mettrait

Extrait de la publication

en place à un moment, après quoi, des mois ou des années plus tard, un matin, il distinguerait l'organisation indépendante d'une seconde conscience itinérante – attirée là par des structures nouvelles, vacantes – à laquelle il commencerait à envoyer les données de ses perceptions sensorielles. L'animal terrestre de sa conscience première, cornu, éclaboussant, dégoulinant, sombrerait dans une région plus profonde, au milieu du lac de lui-même, où parfois Paul descendrait dans son sommeil pour y faire l'expérience de ses particules en désintégration – et ses morceaux de fourrure, leur frôlement –, tout en se fondant, en songe, dans le schéma du système opérationnel le plus proche.

Dans l'avion, après une tasse de café noir, Paul pensa à Taipei comme à une cinquième saison, ou à un « autre monde », extérieur à, ou en égal contraste avec sa vie de plus en plus ordinaire et consciemment répétitive en Amérique, où il semblait que les saisons, reliées à angle droit, pour une raison malencontreuse, avaient formé un carré qui, ironique, n'encadrait rien – ou bien qu'elles s'étaient mélangées, imagina confusément Paul, une heure plus tard environ, le visage dans les bras sur son plateau dîner, pour former un heurtoir qu'un enfant, après vingt ou trente coups, n'attendant plus de réponse, continuait à actionner, dans une sorte d'hébétude, préoccupé par l'inutilité de son geste, regardant distraitement ailleurs, sans savoir quand il arrêterait soudain, mollement.

Extrait de la publication